Mingazova, Ella, Dupont, Bruno et Guesse, Carole (dir.) (2022), *Obsolescence programmée*. *Perspectives culturelles*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Clinamen ».

François-Xavier Surinx est maitre-assistant en langue française à la Haute École Provinciale du Hainaut Condorcet et est membre du Liège Game Lab (laboratoire affilié à l’Université de Liège). Ses recherches portent sur la capacité du texte à effrayer le joueur dans le jeu vidéo et sur la catégorisation générique des œuvres vidéoludiques effectuée par les joueurs.

Sous la direction d’Ella Mingazova, de Bruno Dupont et de Carole Guesse, *Obsolescence programmée. Perspectives culturelles* regroupe plusieurs publications faisant suite à un colloque ayant eu lieu à l’Université de Liège en 2016. L’ouvrage adopte une démarche originale en proposant d’observer le concept d’obsolescence programmée dans une perspective pluridisciplinaire ancrée en sciences humaines (notamment la psychologie, la philosophie et les études littéraires et artistiques, mais aussi, plus singulier, l’architecture), alors que, depuis son apparition il y a bientôt un siècle, la notion a surtout été traitée d’un point de vue économique ou technologique. Loin de s’en tenir strictement aux discours classiques sur l’obsolescence programmée, souvent considérée comme la quintessence d’un capitalisme dépourvu de frein moral, l’ouvrage tend justement à montrer les nombreux paradoxes (à moins qu’il s’agisse de mouvements dialectiques) qui sous-tendent le phénomène, d’une part effectivement destructeur (son but étant d’aboutir à une diminution de la durée de vie des produits afin d’accroitre la demande), mais également créateur dans plusieurs cas souvent méconnus.

L’introduction effectue une archéologie de la notion, de ses emplois et de ses problématiques tout en synthétisant le propos des principaux auteurs qui en ont traité par le passé (notamment les grands noms tels que Serge Latouche, Giles Slade et Vance Packard). Loin d’être anecdotique, elle offre un état de l’art qui permet au lecteur d’être au clair avec une notion moins évidente que ce qu’il y parait d’emblée. Il convient notamment d’insister sur la décomposition lexicale de la notion. En effet, si le phénomène d’obsolescence existe à n’en pas douter, l’ajout du qualificatif « programmée » est problématique à plusieurs égards, notamment d’un point de vue légal, et est souvent remis en cause par les chercheurs et les entreprises. En effet, s’il est normal qu’un élément finisse un jour par devenir inutile ou inutilisable, il est moins évident de prouver que sa désuétude ou sa détérioration accélérée est le fruit d’une volonté consciente.

Trois parties traitant chacune d’une thématique distincte composent la suite de l’ouvrage. Dans une première partie, les contributions s’attardent sur le fonctionnement institutionnel et les discours entourant l’obsolescence programmée. Le premier article traite du discours global des industriels, tandis que les deux autres s’attardent sur des cas singuliers d’obsolescence.

L’article de Jeanne Guien s’inscrit dans le prolongement direct de l’introduction dont il contribue à approfondir les réflexions. La philosophe relève les associations qui sont couramment élaborées par les industriels entre l’obsolescence et d’autres termes valorisants pour la notion. Ainsi, on observe tout au long du XXe siècle un lien récurrent avec l’idée de nécessité et ses quasi-hyponymes (dans une optique capitaliste) que sont le progrès, la croissance ou encore l’évolution (au sens darwinien). De plus, les industries ont une tendance assez nette à imputer les dérives du libéralisme aux consommateurs qui possèdent un libre arbitre et ne sont donc pas obligés de céder à leurs pulsions acheteuses. En plus d’appuyer sa théorie à l’aide de plusieurs exemples bien connus de nos jours (Apple notamment), l’article offre une histoire condensée de l’obsolescence programmée, ce qui aide considérablement à en comprendre les rouages.

L’architecte Rémi Laporte interroge l’obsolescence programmée dans l’architecture contemporaine, notamment dans les bâtiments appartenant au secteur tertiaire. Selon lui, cette notion est difficilement applicable dans ce domaine, car les définitions récurrentes du phénomène en font une altération de l’objet. Or, dans la construction, on devrait plutôt parler d’obsolescence accélérée, car la désertion ou la destruction desdites bâtisses découle bien souvent d’une incompatibilité entre le contexte général et les lieux en eux-mêmes, ce que les industries ne sauraient pas prévoir ou grandement influencer. Le cœur de l’article, illustré par des photographies, expose deux approches (une « opportuniste » et une « holliste ») permettant de rompre le cercle vicieux de l’obsolescence en réaménageant ou en recyclant certains bâtiments ou matériaux.

Guillaume Bellehumeur, quant à lui, explore le cas de l’Internationale situationniste, mouvement artistique communément considéré d’avant-garde et qui possédait la particularité de s’envisager dès l’origine comme destiné à disparaitre pour laisser la place à une autre avant-garde. En plus d’offrir un bel historique de ce mouvement (singulier à plus d’un égard), cette contribution met en évidence une application peu commune de l’obsolescence programmée, dans un domaine habituellement ignoré par les études portant sur ce phénomène.

La deuxième partie est composée de trois contributions traitant chacune de cas particuliers ayant trait à la mémoire, au sens où même certains ressentis ou connaissances personnelles peuvent devenir des objets touchés par l’obsolescence.

Dans un article en anglais, Jens Schröter effectue une étude introductive concernant les supports dits effaçables, notamment la vidéo, mais aussi le cas singulier d’*Erased de Kooning Drawing*, œuvre d’art de Robert Rauschenberg dont la création a consisté à effacer patiemment un dessin de Willem de Kooning. À travers ses multiples exemples, le chercheur met en avant de nombreux risques liés à la possibilité de conservation instantanée de la presque totalité des contenus produits, notamment en ligne. Une question centrale de son raisonnement consiste à savoir si une telle accumulation de données constitue encore un archivage ou s’il ne s’agit pas plutôt d’une sorte d’« entropie » (p. 93), au sens où l’information s’accumule au point de difficilement trouver une utilité. Par ailleurs, est-il encore possible de prétendre à l’effacement d’une information, à l’ère du numérique ?

Emmanuelle Caccamo examine le cas du *lifelogging*, un ensemble de dispositifs numériques permettant à un usager de conserver des données personnelles ayant notamment trait à sa santé (rythme cardiaque, capacité pulmonaire, masse corporelle, etc.). De manière assez interpelante, de tels produits engendrent une marchandisation pure et simple des souvenirs, les individus devenant dépendants du système puisqu’ils refusent de sacrifier une sorte d’extension de leur mémoire. Partant de ce point, l’autrice explore également des cas fictifs de *lifelogging*, notamment avec le film *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* et la série *Dollhouse*. Selon la chercheuse, de tels scénarios (volontiers pessimistes et virulents à l’égard du transhumanisme) ont beau appartenir à la science-fiction, ils n’en demeurent pas moins intéressants en ce qu’ils inspirent également certains développements technologiques actuels. Elle conclut ainsi sur une projection des plus sombres : si la mémoire elle-même peut un jour être monnayée, alors l’obsolescence ne touchera plus uniquement les objets, mais également les êtres humains, puisque leur mémoire ne sera plus attenante à un corps en particulier.

Dans un autre article en anglais, Elena Knox revient sur le cas des cérémonies funéraires organisées au Japon pour les AIBO, des robots à l’apparence canine commercialisés par Sony et qui sont progressivement devenus obsolètes à la suite de l’arrêt de tout service technique officiel. Au-delà de la description d’une pratique originale, la contribution mène une réflexion sur la manière dont un tel produit peut produire un lien affectif (voire de dépendance psychologique) avec le consommateur et sur le caractère plus ou moins honnête de la démarche de Sony, dont l’argument de vente principal est de proposer un compagnon éternel, mais en réalité promis à la destruction.

Enfin, la troisième partie du recueil traite de l’obsolescence dans les études littéraires.

Dans sa contribution, Valérie Stiémon identifie les raisons qui poussent le public actuel à considérer des œuvres littéraires de science-fiction plus anciennes (antérieures à 1950) comme ayant réussi ou non leur passage à la postérité, ce jugement s’établissant la plupart du temps sur le critère de la réalisation des prophéties de l’ouvrage. L’autrice s’insurge toutefois contre cette vision de la littérature d’imaginaire, car, selon elle, l’intérêt principal de ces œuvres ne réside pas dans leur actualisation, mais bien dans ce qu’elles nous communiquent sur les représentations de l’époque d’écriture, la plupart des inventions décrites n’étant bien souvent qu’une extrapolation des théories ou des technologies qui avaient cours du temps des écrivains.

Marion Lata revient sur une question récurrente dans les théories littéraires, à savoir celle du futur de la lecture, notamment depuis l’avènement de l’hypertexte (texte programmé sur un logiciel qui permet au lecteur de naviguer entre plusieurs documents via divers liens). L’auteur identifie que les théories à ce sujet empruntent trois perspectives différentes : soit elles sont téléologiques et montrent un enthousiasme démesuré pour l’hypertexte, programmant ainsi l’obsolescence des précédentes théories de la lecture (centrées sur les formats papier) ; soit elles sont angoissées et craignent l’impossibilité de stabiliser une quelconque théorie à cause de l’instabilité fondamentale de l’hypertexte (due à l’obsolescence rapide des logiciels) ; soit elles sont ouvertes et prennent le parti novateur (et radical) d’envisager une littérature des possibles, quitte à imaginer des systèmes prenant en compte des textes qui n’existent pas encore et à se détacher de ceux-ci pour décrire en profondeur l’expérience des chercheurs eux-mêmes. Selon l’autrice, c’est cette dernière perspective qui devra être privilégiée à terme, sous peine de voir de nombreuses théories tomber en désuétude en même temps que les objets qu’elles considèrent sont progressivement effacés du monde et de la mémoire collective.

Enfin, Kathleen Fitzpatrick livre une réflexion sur le passage du livre au format numérique, celui-ci étant bien souvent perçu (peut-être à tort) comme l’évolution du précédent et, par conséquent, déconsidéré, notamment dans les milieux académiques. La chercheuse adopte toutefois une posture ouverte, montrant que chaque format possède des spécificités propres, tant en ce qui concerne la consultation que les modes de création et d’émission. Elle conclut son raisonnement en recommandant la mise en place de travaux sur les modalités de pleine réalisation de la lecture numérique, de manière à ne pas juste l’envisager comme une mise au rebut du livre au format papier, celui-ci possédant par ailleurs une certaine aura de prestige qui devrait le préserver encore quelque temps de la disparition.

Ce volume s’adresse à toute personne désireuse de mieux saisir certains enjeux socioculturels de l’obsolescence programmée (et de l’obsolescence au sens large), mais aussi et surtout les tiraillements que subit la notion dans de multiples contextes. En effet, malgré l’empreinte anticapitaliste de plusieurs articles, la notion n’est pas tant diabolisée, mais plutôt redéfinie ou mieux circonscrite, ce qui permet de comprendre le phénomène sous un jour nouveau. Pour autant, une solide connaissance du sujet n’est pas nécessaire pour appréhender l’ouvrage, dont la plupart des articles se veulent accessibles et suffisamment vulgarisateurs.

Par ailleurs, l’aspect hétéroclite du volume présente un intérêt certain en donnant à voir une extension de la notion à des domaines dans lesquels elle n’est généralement pas employée, ce qui ne manquera pas d’intéresser les spécialistes desdits domaines. L’originalité de certaines thématiques abordées, souvent méconnues, participe d’ailleurs grandement à l’attrait du volume. Toutefois, sans rien enlever aux qualités individuelles de chaque contribution et malgré une introduction qui présente d’emblée les enjeux et la complexité de son sujet, on peut regretter le léger éparpillement de l’ouvrage qui, en révisant la notion d’obsolescence pour en dévoiler les paradoxes, a parfois tendance à la rendre indistincte. Dès lors, le lien unissant certains articles parait peu tangible.

Il n’en demeure pas moins que la lecture de l’ouvrage fait sens à l’heure actuelle, dans un contexte où l’obsolescence menace non seulement l’avenir écologique de la planète, mais également l’utilité biologique de l’homme. En effet, malgré la diversité des articles, on dégage un questionnement fondamental qui transcende l’ouvrage et contribue largement à son intérêt : et si, en définitive, l’obsolescence des biens n’était que le reflet de notre propre crainte de devenir un jour désuet ? Sans apporter une réponse claire à cette question, les différents articles ont le mérite de la poser, chacun à leur façon.